

CHAPITRE V

Enfin l'habitation de Jean Hornu était achevée et, ce matin-là, le toit en arborait triomphalement une oriflamme bleue et jaune. Dans sa joie, Jean s'était plu, à titre de gratification, à partager entre ses travailleurs une pièce de cotonnade écarlate ; quelques calabasses de vin et pipes de tabac complétèrent l'enthousiasme de ces bonnes gens et Hornu, — maintenant étendu en son rocking-chair, à la véranda de sa maison, — heureux, se remémorait volontiers leurs gambades et leurs cris reconnaissants.

La maison certes affectait une simplicité biblique ; telle quelle, en son décor de palmiers et bananiers, elle ne manquait ni de coquetterie, ni de pittoresque. Une large véranda l'entourait ; pas d'étage ; deux chambres, dont une réservée au maître du logis et

l'autre érigée en magasin; derrière, une haute palissade délimitant ce que Jean nommait pompeusement ses « communs ».

Jean Hornu, doucement rêveur, la pipe aux dents, observait les allées et venues du personnel de la factorerie très affairé par l'emménagement des marchandises.

— Eh bien, Mampuia, la voilà tout de même finie !

— Oui, maître, la voilà finie...

Depuis sept ans, Mampuia, un batétéla, suivait Jean dans toutes ses pérégrinations; il avait longtemps servi comme caporal à l'Etat du Congo et de son contact avec les blancs un certain vernis et une civilisation relative lui étaient restés; en somme, un garçon précieux, assagi par la quarantaine, d'un dévouement et d'une honnêteté éprouvés; très fier de son titre de « linguistère de négoce » et de l'autorité lui dévolue sur le reste du personnel, il affichait vis-à-vis de Makoso, le lavadère, et de Tchimanga, le boy, de grands airs importants, de la plus risible solennité.

Et ce disait tout un satyrique poème, les « moussu linguistère », dont en son baragouin mi-français, mi-portugais, le boy, hardi gamin de dix ans, émaillait les moindres phrases.

Au fond, monsieur le linguistère de négoce faisait devant sa femme Tchala un très modeste personnage, et sa morgue vis-à-vis de ses subordonnés n'avait d'égale que son obséquiosité conjugale. A tout dire aussi, la première des qualités de Mampuia était précisément sa femme.

* Tchala, proche aujourd'hui de la trentaine, fut pendant de longues années la femme d'un blanc; son pseudo-mari la dressa, lui révéla ces détails de toilette et ces soins intimes qui rendent la négresse d'un commerce possible; mais surtout, en homme pratique, il visa à faire d'elle une ménagère : Tchala sut cuisiner, laver, repasser, coudre, devint bientôt maîtresse absolue du *chimbek*, eut la main haute sur les boys... Le brave Mampuia remplaçait maintenant les boys; il acceptait sa dépendance — antinaturelle chez les nègres

— avec bonne humeur, ayant l'orgueil de sa femme et la perception, nulle chez tant de maris, des soins dont elle l'entourait, consolé des pires rebuffades si le boy Tchimanga le saluait d'un « moussu linguistère » très sonore et très servile...

— Dans six mois, la maison sera pour toi, Mampuia.

— La maison !... Pour moi !... La maison !...

Le pauvre garçon, effaré et radieux, fixait de si drôle façon Jean Hornu que ce dernier se prit à rire.

— Eh quoi ? Je ne puis vivre toujours ici !... Je compte t'y laisser comme capita acheteur.

La maison ! Capita acheteur !... Les grands airs importants de Mampuia eurent beau jeu ce jour-là ; il était à ce point pénétré de sa gloire qu'un moment il parut à Tchimanga imposant pour de bon et que Tchala, impressionnée, oublia de le quereller.

C'était l'heure de l'après-midi où une paix tendre endort le village ; les hommes chassent, pêchent, recueillent le malafu ; les femmes et

les enfants travaillent aux champs. Il ne reste guère devant les paillettes que quelques vieillards chauffant au soleil leurs membres ankylosés et des chiens somnolents, las des folles parties du matin.

L'astre-roi, le cap du zénith doublé, commençait maintenant à descendre; dans l'air passait la caresse d'une fraîcheur, un souffle doux animait les longues feuilles des bananiers.

Jean Hornu se sentait infiniment calme et satisfait; un mois de séjour au Tchipaka lui rendait le paysage familier; ensuite il s'identifiait si foncièrement avec le Bakète, d'existence uniformément simple et rustique, que posséder aujourd'hui une maison lui paraissait un luxe invraisemblable et qu'il se créait une fête du futile imprévu d'un emménagement.

Puis son expédition chez Tambwé prenait corps, il commençait à entrevoir enfin la réalisation du but poursuivi, pouvait croire que de sa semence de travail et de souffrance germerait quelque jour une triomphante ré-

colte. Aussi, dans la tiédeur de cette fin d'après-midi, au sein de la paix sympathique du village désert, Jean Hornu se sentait l'âme baignée d'un optimisme profond et délicieusement il envisageait l'avenir clair et prometteur.

Tout au fond de son cœur nonobstant, il éprouvait le regret sourd de sa bouderie avec Udinji : car ils se boudaient depuis leur malencontreuse promenade, pour une infinité de vagues raisons dont l'un et l'autre ne voulaient point se rendre compte ; leurs entretiens, fort espacés, se bornaient à d'énervantes généralités qui aggravaient leur mutuelle rancune ; même hier, c'est à peine si Jean serra la main tendue d'Udinji, exaspéré par ses indéchiffrables grands yeux et le très vague sourire mystérieux de sa lèvre.

... Jean secoua la tête avec le geste de rejeter très loin cet importun souci. Mille bruits maintenant réveillaient le *Tchipaka* ; des gens passaient, retour des champs, portant des houes et des hachettes ; car la saison

sèche était venue et les indigènes donnaient toute leur activité au nettoyage et à la préparation des terrains.

— Bonsoir, maître...

— Bonsoir, bonsoir!...

Mampuia et sa femme regagnaient leur case, à cent mètres de la maison, suivis de Makoso et du boy, logés en commun un peu plus loin; et Jean les regardait s'éloigner, rêveur, heureux de sa quiète solitude...

* Voici qu'il vit soudain s'avancer Tambwé en compagnie de la *Mukalingué-Mwadi*, de ses principales femmes et de la vieille Vumbi, sa mère; des esclaves suivaient, chargés de victuailles et de malafu : deux d'entre eux avaient un mouton vivant sur les épaules.

Cet appareil éminemment pacifique pénétra Jean d'une vive surprise et mit dans son esprit en désarroi une appréhension de ce que le parfois abracadabrant Tambwé pouvait bien avoir imaginé. Il ne laissa toutefois rien transpirer de ses sentiments, accueillit en souriant les visiteurs et silencieusement, à un

signe du grand chef, prit place à côté de lui sur la peau de léopard que la *Mukalingué-Mwadi* venait d'étendre par terre. Les femmes s'assirent en cercle autour d'eux.

Cependant les esclaves s'étaient approchés, encombraient la terrasse de leurs fardeaux ; derrière Tambwé, un serviteur se tenait qui offrit au grand chef et à Jean Hornu un cop de vin : Tambwé buvait protocolairement, la tête voilée par un pagne.

— *Mukalingué Kamaie*, je suis content que ta maison est finie ; cela me fait espérer que tu demeureras longtemps parmi nous.

Le chef parlait par phrases courtes, de son habituel ton bref, un peu hautain.

— Mais j'ai pensé que tu ne peux vivre toujours seul ; c'est pourquoi, et tu verras en mon exceptionnel présent une éminente preuve d'amitié, je t'ai choisi une femme, que je te donne et dont tu es, à partir de ce jour, le maître absolu. Tu accepteras, en outre, ces quelques cadeaux. Mes actes te font juge de la sincérité de mes sentiments !

Tambwé s'était levé ; Hornu interloqué, ahuri, voulut parler, soucieux d'éviter une objection inconsiderée ; déjà le cortège s'éloignait processionnellement : les femmes criaient « *Ohého! Mukamaie!* », la vieille Vumbi agitait ses longs bras maigres, en un mystérieux geste d'évocation satanique. Et tout se perdit dans le crépuscule.

// Alors, incompréhensiblement surgie, telle une apparition surnaturelle, Jean vit Udinji auprès de lui : un pagne rouge enveloppait la jeune fille ; elle tenait les mains croisées sur sa poitrine et très doucement elle souriait, d'air craintif.

Une brusque fureur emporta Jean Hornu.

— C'est toi ! dit-il ; va-t-en ! je ne veux pas ! va-t-en !

Pauvre mignonne poupée aux grands yeux ! Une si effrayante révolution brouilla sa figure, un tel suprême désespoir la secoua toute, que la colère de Jean fondit d'un coup et qu'il se stigmatisa indignement et inutilement brutal ; paternel, il la prit par la main, l'entraîna vers

la véranda perdue en l'ombre et l'asseyant auprès de lui, murmura :

— Udinji, voyons, ce n'est pas sérieux !

Alors elle se laissa glisser à genoux sur le sol et, la tête enfouie entre les mains, pleura de tout son cœur.

Le soir tombait ; une obscurité recueillie noyait peu à peu toutes choses ; le village, où de rares feux brûlaient, semblait s'être éloigné, avoir complaisamment isolé la « maison » dans la nuit. Le ciel resplendissait d'une apothéose d'étoiles.

Jean répéta :

— Udinji, voyons, ce n'est pas sérieux !...

Elle pleurait toujours, l'haleine coupée par les sanglots, de gros sanglots d'enfant éperdu de chagrin ; à la fin, elle bégaya :

— Moi, je ne voulais pas !... C'est Tambwé ! c'est Tambwé ! c'est Tambwé !

O la triple exclamation ! Toute l'excuse d'Udinji était-elle pas là ? Hésiter, quand le père ordonne ? Discuter, lorsque ce père incarne un roi puissant et cruel, redouté des

plus grands chefs ? Pauvre mignonne poupée aux grands yeux ! Elle avait obéi... Et voici, maintenant que Jean la refusait, qu'elle ne savait plus que devenir. Rentrer chez la *Mukalingué-Mwadi*, par cette nuit, alors que tout le village déjà la nommait *Mukamaie*, femme de Kamaie, le chef blanc ! Non, Jean ne pouvait pas exiger cela !

Elle suppliait. Qu'il la laissât seulement entrer ; elle coucherait dans un coin quelconque, se ferait toute petite, prendrait si peu de place qu'il ne la verrait même pas... Au moins comme cela, les autres... les autres...

Elle n'achevait pas, avec une honte de préciser, puisqu'il refusait de faire d'elle sa femme ; et elle se reprit à pleurer longuement.

Jean Hornu, devant ce désespoir, se sentait pénétré d'une grande tristesse ; il se morigénait de s'être exposé à cette scène pénible, d'avoir tantôt manqué d'à-propos ; vingt motifs plausibles de se récuser lui venaient à l'esprit, motifs maintenant inévoquables. Brusquement il jugea sa fureur très ridicule, leva les

épaules, se dit à lui-même, très haut, avoir tort d'envisager tant de considérations philosophiques et qu'il renverrait demain matin cette gamine à ses parents. En vérité il s'effrayait de descendre en son âme et d'y analyser ses sentiments : sa colère exagérée était née précisément de ce qu'il se rendait compte de cet effroi.

Il est propre à beaucoup d'hommes, surtout dans la vie intime, de se fâcher lorsqu'ils se heurtent à des reproches mérités ; ils s'imaginent assez aisément avoir pour eux le bon droit, en criant fort..., à moins que leur fureur bruyante n'ait surtout pour but d'assourdir la voix de leur conscience.

Soudain Jean Hornu se décida ; il dit, tant pour soi-même que pour Udinji :

— Allons, entre ! Tu dormiras sur une natte ; j'ai quant à moi à écrire toute la nuit... Demain, nous aviserons.

.
Courbé sous la lampe, monsieur le Chef de Secteur complète son rapport à la Lulua-

rienne; il écrit péniblement: les idées ne lui viennent pas, ni les mots.

Le village dort d'un sommeil profond; par instants, un singe lance cette clameur crispante qui semble, dans la nuit, la voix d'un enfant en pleurs; des hululements de hibous se répondent; au lointain, un lion rugit longuement.

« Ainsi que je le prévoyais, Monsieur le Directeur général, les conseils de Tambwé à ses chefs-vassaux, lors du paiement des tributs, commencent à porter leurs fruits: au marché d'hier, les indigènes m'ont livré leurs premières galettes de caoutchouc représentant quelques centaines de kilos. Aussi... aussi..... »

Monsieur le Chef de Secteur cherche en vain à se pénétrer de son sujet; son regard invinciblement est attiré vers cet angle de la chambre où sur une natte repose Udinji, menottes jointes sous la joue, frileusement recroquevillée dedans son pagne sombre. Un rayon mutin, échappé à l'abat-jour de la lampe, illumine la douce figure d'Udinji,

détaille taquinement le charme de sa bouche pure ; puis voilà-t-il pas que le pagne a glissé, dévoile un adorable coin d'épaule!...

Vite monsieur le Chef de Secteur baisse le nez sur son rapport... Et si ce glissement allait continuer!... Il est très nerveux et très mécontent, monsieur le Chef de Secteur.

« ... Je vous signalais ci-haut, Monsieur le Directeur général, la paix conclue entre Tambwé et ses chefs tributaires révoltés, Misanda et Musasa. Misanda s'est pris pour moi d'une réelle amitié ; un long séjour chez les Kiokos a, d'autre part, appris à ses gens les meilleurs modes de récolte du caoutchouc. Il en résulte, Monsieur le Directeur général, que je crois..., Monsieur le Directeur général... »

Hé! sait-il encore ce qu'il croit, monsieur le Chef de Secteur? Il se rend compte, — oh! sans chercher à voir! — que le malencontreux pagne glisse, glisse... découvre une rondeur délicieuse ; et sa tête se perd et son imagination vagabonde. Il revoit cette méchante promenade aux champs qui a gâté leur camara-

derie, il songe à cette complicité du grand soleil et de la nature effervescente qui lui révélèrent en Udinji la femme capiteusement amoureuse ; et dans son âme grisée s'achève la débacle des aspirations paternelles.

« ... Je vous dirai, Monsieur le Directeur général, que j'éprouve... que j'éprouve une légitime fierté... Monsieur le Directeur général... Ah ! Monsieur le Directeur général !.... »

Monsieur le Chef de Secteur sent en soi la crispation d'une angoisse ; ses doigts tremblent, des gouttes de sueur mouillent son front... Or, voici qu'il s'aperçoit qu'Udinji a les yeux ouverts et que ces yeux le fixent doucement, si doucement...

Cette nuit, monsieur le Chef de Secteur en resta là de son rapport.